

CONCLUSION

On peut imaginer un décor théâtral dans lequel se joue une action et où la lumière des projecteurs ne tombe à peine que sur quelques espaces. La plus grande partie de l'intrigue se déroule dans la pénombre et l'on entend quelques voix, mais pas toujours compréhensibles. À la fin, nous sommes obligés d'essayer de reconstituer l'ensemble du texte même si les données sont insuffisantes et sans avoir pu visualiser la totalité de ce qui s'est passé.

L'histoire du territoire de Beja, de Mértola et de sa région au Moyen-Âge correspond bien à cette situation. Pendant huit siècles, elles définissent un territoire et marquent de façon décisive son évolution. Pourtant l'information sur concernant ces deux villes et leurs territoires respectifs, autant du point de vue historique qu'archéologique, n'apparaît que de façon aléatoire et comporte de nombreuses lacunes. Les sources écrites n'éclairent que quelques évènements ponctuels ou les décennies d'activité politique plus importantes; l'information archéologique est, d'un autre côté, concentrée sur quelques contextes de fouilles, sur des pièces recueillies de façon fortuite ou dans des collections de musées. L'ensemble de l'information est insuffisant et tracer une séquence historique ininterrompue devient donc une tâche presque hors de portée.

Nous avons donc opté pour dessiner un panorama de la *kūra* de Beja et du territoire de Mértola, englobant des aspects aussi disparates que la définition des zones d'influence respectives, la caractérisation de leur réseau de communications, et la présentation des conclusions principales pour les sites de plus grande importance de la *kūra*. À un second niveau, nous avons considéré Mértola, en dédiant dans cette partie une attention particulière aux aspects de l'évolution de la topographie historique de la ville, retracée surtout à partir des travaux archéologiques qui depuis 1978 ont été menés dans la ville.

La *kūra* de Beja et le territoire de Mértola

La définition du cadre géographique de notre région a peut-être été un des aspects les moins compliqués à résoudre. Dans l'impossibilité de tracer des lignes de frontière comparables à celles des États modernes, on a opté pour une identification de points de référence importants pour la structuration du territoire. Celui-ci étant une réalité dynamique (nous ne pouvons pas accepter l'existence d'un territoire de Beja avec des limites inchangées au cours de plusieurs siècles), il nous paraît important de souligner les points suivants:

- La référence toujours présente au souvenir du *Conventus Pacensis*. Même à des époques tardives, comme dans le texte d'al-Ḥimyarī, on continue à parler des limites

entre Beja et Santarém, réalité de la période romaine sans correspondance effective pendant l'islamisation et qui nous renvoie à l'époque où les territoires de ces deux cités se touchaient.

- La superposition seulement partielle des limites de la *kura* de Beja avec celles du *Conventus Pacensis*.
- L'autonomisation de sous territoires, comme celui de Mértola, aux moments de la perte de capacité centralisatrice de Beja.
- L'importance de la continuité des limites territoriales à la période post-Reconquista, époque où les "*terminis antiquis*" continuaient à servir de référence pour les nouvelles délimitations territoriales.
- L'utilisation du relief et des fleuves comme marques identificatrices des limites territoriales.

La *continuité* dans le tracé des limites (au moins au niveau de la tradition) donnera ensuite lieu à des *ruptures* dans un espace qui se fragmente avec l'islamisation et qui se divisera encore davantage avec la Reconquista et avec l'apparition à partir du Bas Moyen-Âge, de nouveaux noyaux de peuplement. Beja restera donc à la tête de la région que l'on connaît aujourd'hui comme *Baixo Alentejo*. Du point de vue général, on observe une contraction irréversible du territoire de Beja, au point que la référence tardive selon laquelle la *kūra* touchait celle de Santarém n'était plus que la répétition d'un souvenir sans identité réelle (ni possibilité physique de vérification) sur le terrain. D'un autre côté, il faut aussi souligner le nouveau tracé de la carte des territoires municipaux à la période qui suit la Reconquista. Les espaces élargis antérieurs des villes (rappelons-nous les vastes limites de Beja, Mértola ou Alcácer do Sal ou ceux de moindre dimension comme Marachique) sont à partir du milieu du XIII^e s. recoupés et redessinés, en accord avec les limites des nouvelles municipalités. Nous n'arriverons que difficilement à identifier, dans les *concelhos* du Bas Moyen-Âge (et encore moins pour les actuels) une logique de continuité avec la carte des *ḥuṣūn* de la période islamique.

Dans la structuration de cet espace, les deux axes de communications principaux qui le croisaient ont joué depuis la romanisation un rôle de première importance: la route qui reliait Lisbonne et la vallée du Tage à Séville (par Alcácer do Sal, Beja et Aroche) et le chemin terrestre et fluvial qui partait d'Évora, passait par Beja et Mértola, mettant le territoire en contact avec le monde méditerranéen. Beaucoup d'autres chemins secondaires tissaient un réseau de contacts à l'intérieur de la *kūra* ou reliaient le territoire avec l'extérieur. À part les routes de la

montagne d'Algarve, dont l'importance stratégique doit être soulignée, aucune autre n'avait un statut comparable à celui des deux grandes voies mentionnées ci-dessus.

Avec une seule exception - celle de la voie qui reliait Mértola à Niebla - toutes les autres dont nous avons fait la liste de façon sommaire pour la période islamique sont décalquées sur les anciennes routes romaines, utilisées pendant les différentes opérations militaires ou lors des contacts commerciaux entre les populations. Nombre d'entre elles ont prolongé leur existence pratiquement jusqu'à nos jours.

C'est dans ce cadre de grandes continuités "physiques" de l'héritage romain que commencent à se dessiner les mutations apportées par l'islamisation de façon graduelle. Malgré la prudence à laquelle la consultation de certaines sources écrites nous oblige (il s'agit souvent d'œuvres tardives et/ou apologétiques), il est possible de tracer un cadre sommaire de ce qu'a été ce processus pendant lequel des groupes déterminés de la population indigène ont joué un rôle important.

Nous pouvons considérer deux périodes aux rythmes distincts. La première se prolonge jusqu'au début du califat, soit près de deux siècles, et correspond à une époque marquée par les révoltes du VIII^e s., qui ont la ville comme centre. Ces luttes sont bien représentatives de l'importance que conservait Beja. Nous soulignons la contradiction entre les textes écrits (par exemple, entre ceux, qui nous parlent seulement de groupes arabes et ceux qui soulignent l'origine *muwallad* des oulémas locaux), mais aussi entre les textes et les registres archéologiques et épigraphiques, plus expressifs et plus abondants pour les périodes où Beja avait moins de pouvoir. Le poids politique, social et économique de la ville justifie toutes les attentions dont Beja fait l'objet : elle maintient une attitude d'opposition persistante au pouvoir de Cordoue, qui se traduit par plusieurs révoltes dont elle est l'épicentre. Une deuxième phase de l'histoire de la *kūra* débute avec l'instauration du califat et se prolonge jusqu'au passage de Beja aux mains des chrétiens. C'est une période marquée par l'effacement inexorable de la ville, déclin qui commençait déjà à se dessiner avec clarté à la fin du IX^e s., par un transfert de plus en plus net vers Mértola, le centre urbain avec lequel elle maintenait la liaison la plus proche. Pendant les deux derniers siècles de la période islamique et malgré le silence des sources au sujet de Mértola sous les Abbadides, il est évident que le *hîṣn* du Guadiana gagne une nouvelle importance sans jamais délaisser la liaison privilégiée qui a toujours existé avec Beja. Avec l'effacement de cette dernière à l'époque almohade, ce sera Mértola qui connaîtra un dernier et important moment de développement. Comme nous l'avons vu en détail, les vestiges les plus importants de l'histoire islamique de cette ville sont de l'époque almohade. Rarement citée dans

les sources, Mértola maintient un rôle un peu discret, correspondant aux brefs moments d'apogée ou de décadence d'autres centres urbains.

Une chose nous semble claire, c'est l'importance de la communauté chrétienne qui, même si elle a diminué, a continué à se maintenir et ce n'est que théoriquement que lui ont été appliquées des contraintes. Le fait que les formes d'organisation tribale soient peu évidentes dans les textes sur le Ġarb pourrait être dû au fait que les auteurs écrivaient à l'époque califale quand se faisait sentir le poids de la centralisation politico-administrative, même si nous ne pouvons pas oublier que l'expression "tribu" est souvent utilisée comme emblème onomastique sans relever aucune parenté effective entre les différents porteurs d'un même nom²⁵³⁵. En ce sens, l'orientalisation serait avant tout une mutation culturelle et sociale et non l'arrivée massive de populations (le modèle oriental prédomine dans l'*Andalus*, même si les Arabes étaient peu nombreux, dans une orientalisation intense, voire totale, de la société ibéro-islamique²⁵³⁶. C'est-à-dire que l'Hispanie s'orientalise, comme l'indiquent les contacts permanents avec le monde culturel du Levant méditerranéen, et que ce ne sont pas les envahisseurs qui s'hispanisent. Cela signifie qu'il y a une continuité de population effective et majoritaire (l'arrivée de populations a surtout eu lieu pendant les VIIIe et IXe siècles., et va en se réduisant pendant les siècles suivants) et non une rupture au début du VIIIe s. avec des changements radicaux. Il est naturel que le phénomène ait pu atteindre, notamment au niveau des structures familiales, une plus vaste amplitude, mais les sources écrites ne reflètent qu'une parcelle de la réalité.

Du point de vue économique, il est probable que deux types de structure aient coexisté : d'un côté, la grande propriété héritée de l'Antiquité, où l'appropriation du sol passe par la possession et par la liaison au seigneur de ceux qui y vivent ; l'autre, qui correspond à l'époque de l'islamisation, où la terre est surtout vue comme une espèce de rente²⁵³⁷. La liaison entre la carrière administrative et la détention de la propriété apparaît dans l'état omeyyade comme le moteur du système d'appropriation des terres où les grandes propriétés se maintiennent entre les mains des mêmes lignées parfois depuis la conquête, ce qui reflète dans le Ġarb une stabilité sociale inconnue dans d'autres parties de l'*Andalus*²⁵³⁸.

Dans tous les cas, la persistance de références par rapport à Beja au VIIIe s. laisse entrevoir une lutte autour de la ville et de son territoire. Il semble évident que cette résistance se

2535 Guichard, 1976: 251 (note 24) et 299. Les descendants de °Abd al-Mu'min "reçurent leur ethnique par jeu des liens de voisinage et d'alliance" - Lévi-Provençal, 1928: 33

2536 Bazzana, 1992a: 25 et 46

2537 Picard, 1996: 506-507

2538 Picard, 1996: 518

faisait face à des éléments extérieurs. Si ceux-ci n'ont pas envahi, *de facto*, la région, leur influence sera à l'origine des conflits qui, dans la première phase de l'islamisation marqueront la vie du territoire de Beja. L'idée d'un "syncrétisme social" - entre des familles *muwallad* et d'autres, d'origine orientale – semble peu probable mais l'orientalisation de la société deviendra un processus imparable (usage de la langue parlée et écriture, contacts des savants nés dans la région avec le monde oriental).

Beja a plusieurs fois perdu son rôle de premier plan, notamment comme chef-lieu de la *kūra*. Ce déclin est en général lié à un affaiblissement du pouvoir qui peut s'expliquer, par exemple au IXe s., par le cumul des charges d'al-Tujībī qui devient en même temps *qadī* de Beja et de Faro. Inversement ce sont d'autres sites de la *kūra* qui dominent pendant le long déclin de la ville. Ce sont des localités comme Serpa, Aroche, Moura, Aljustrel, Castro da Cola et surtout Mértola qui joueront un rôle important durant la période qui suit le califat. Ce dernier *hiṣn* parvient, même en dépit de son existence discrète au début de l'islamisation, à diriger une *taifa* (jusqu'en 435 h/1044 ap. JC) et à être le siège de la révolte d'Ibn Qasī un peu avant le milieu du XIIe s..

Il ne nous semble pas du tout évident que Beja ait connu un abandon durant cette période. Les données archéologiques sont encore insuffisantes pour que nous puissions nous faire une idée rigoureuse de l'évolution de cette ville au cours des VIIIe et IXe siècles. Il est certain que l'importance donnée à la ville concerne bien souvent son territoire environnant. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une décadence semblable à celle qu'a connue Évora n'a pas eu lieu à Beja. Nous pouvons affirmer que si Beja n'a pas connu d'impulsion du point de vue urbain pendant le VIIIe s., il n'est pas évident non plus qu'elle ait souffert d'une contraction par rapport à la période wisigothe.

Au cours du IXe s., Beja perd l'importance qu'elle avait eue au siècle précédent. Elle devient un centre secondaire, sa dynamique se "disperse" vers d'autres sites comme Ṭūtāliqa, Aroche et surtout Mértola. Cela se passe en beaucoup d'endroits du Ġarb qui gagnent alors un nouveau souffle. L'archéologie, comme on l'a déjà vu, est venue démontrer cette réalité mais nous ne pouvons pourtant pas généraliser cette constatation à l'ensemble de la *kūra*. Dans la plupart des cas, le manque total d'éléments ne nous permet que des constats sommaires. Dans le cas de Mértola, où le rythme d'évolution entre l'Antiquité Tardive et l'islamisation continue à être entourée de doutes, il semble plus ou moins évident que la ville accompagne, avec Ibn ʿAbd al- Jawwād,, le mouvement de renaissance urbaine du milieu du IXe s.²⁵³⁹.

2539 Picard, 2002: 39-40

Jusqu'aux premières décennies du Xe siècle, la région prolonge encore la tradition du Monde Antique. En premier lieu, parce que les éléments archéologiques et les céramiques en particulier, semblent aller dans ce sens ; ensuite, parce que l'absence de l'élément "envahisseur" est, à l'exception des sources écrites, une donnée manifeste. Ce que les sources font connaître (conflit autour de Beja au VIIIe s. / montée des *muwalladūn* au IXe s.) n'est pas vérifiable du point de vue archéologique malgré la présence dispersée des témoignages archéologiques (notamment des céramiques), qui apparaissent de façon ponctuelle mais normalement sans rapport avec des structures d'habitat reconnaissables ni avec des contextes datables avec rigueur. On peut attirer l'attention en particulier sur la question de l'épigraphie. Parmi les trois pierres funéraires connues au Sud du Tage entre 92 h/711 ap. JC et la fin du Xe s., deux appartiennent à des ecclésiastiques chrétiens (celle d'Adulcius date de 110 h/729 ap. JC et celle de Julianus date de 377 h/987 ap. JC) et une seulement à un musulman (Ishāq Ibn Faras al-Anṣārī, à Mértola, de 346 h/957 ap. JC). Pour aucun des autres sites de la *kūra*, et notamment pour Beja, il n'y a de trace d'une quelconque inscription commémorative ou funéraire.

Au fur et à mesure que les années passent, la ville de Beja perd son influence et son pouvoir. Elle ne joue plus qu'un rôle secondaire pendant les trois derniers siècles de la période islamique, bien que dans les sources écrites tardives, elle soit toujours mentionnée comme capitale de la *kūra*. Pourtant, en l'absence d'une autre ville qui aurait pu lui être équivalente ou qui aurait pu la supplanter dans le territoire, elle a en effet continué à être une référence plus symbolique que véritablement décisive. Une certaine tradition du prestige de Beja a ainsi perduré. Pendant la rébellion d'Ibn Qasī, c'est dans cette ville que sont émises les monnaies que le chef des *murīdūn* a fait frapper²⁵⁴⁰. La comparaison des deux réalités (la dichotomie entre Beja et les autres sites) nous confirme clairement l'existence de situations pour lesquelles il nous manque des détails plus précis. Nous ne savons pas si Beja a dirigé une *taifa* pendant la crise du XIe s. ou si elle a joué un rôle quelconque pendant la crise de transition du pouvoir almoravide-almohade au milieu du XIIe s.. Deux textes relativement tardifs, la "Chronique anonyme des rois de taifas"²⁵⁴¹ rédigée dans le troisième quart du VIe s. h/troisième quart du XIIe s. ap. JC et l' "Histoire d'al-Andalus"²⁵⁴² écrite probablement à la fin du VI/XIIes s., omettent complètement de faire référence à la *kūra* de Beja. Jusqu'à sa reconquête définitive vers 631 h/1234 ap. JC, nous n'avons comme information que le gouvernement d'Ibn Timṣalīt et la tentative de repeuplement en 569 h/1174 ap. JC de la part d'Abū Ya'qūb Yūsuf, guère plus.

2540 Marinho, 1968

2541 Maillo Salgado, 1991

2542 Ibn al-Kardabus, 1986

L'arabisation paraît importante et progressive comme le suggèrent les stèles funéraires du XIe s. dans la petite et lointaine fortification de Noudar²⁵⁴³, ou les tuiles épigraphiées des localités d'Alcaria Longa²⁵⁴⁴, de Vale do Boto et du Castelo de Altamura²⁵⁴⁵ ou du Montinho das Laranjeiras²⁵⁴⁶. Si l'usage de l'arabe était, à plus forte raison, courant dans des constructions plus importantes comme l'atteste l'inscription qui signale la reconstruction des murailles d'Évora²⁵⁴⁷, il n'en est pas moins vrai que ces sociétés ont toujours maintenu, et ce jusqu'à des époques tardives, un bilinguisme notoire, caractéristique notée pour les musulmans indigènes²⁵⁴⁸ mais aussi pour les populations du Nord de l'Afrique²⁵⁴⁹.

Il importe moins de souligner ici un quelconque reflux des communautés chrétiennes. Il nous semble plus important de noter que même après quatre siècles d'islamisation, l'identité des familles chrétiennes ne s'était pas diluée complètement dans une réalité arabo-berbère ou orientalisante, maintenant encore bien vivante la mémoire de leur origine. Ces familles étaient bien présentes dans le Ġarb en plein XIIe s., comme le suggère l'important patrimoine foncier de l'Église do Corvo, légué aux moines par les croyants de tout Ġarb²⁵⁵⁰.

Du point de vue archéologique, nous avons des données, de façon constante, entre les Ve et XIIIe s. Nous disposons, pour beaucoup de ces sites, de restes de murailles (presque toujours tardives), de stèles funéraires des VIe/VIIe siècles (en latin) et des XIe/XIIIe siècles (en arabe), de pièces de monnaie et de céramiques de différentes périodes. Cependant, nous ne disposons pas d'une série d'information complète pour chacun des sites, et en l'absence de projets archéologiques conduits à long terme, il est impossible d'avoir tous les éléments archéologiques en simultané. La seule exception est la ville de Mértola, où l'archéologie a pu colmater une partie des doutes sur le passé médiéval mais où la séquence d'information est aussi loin d'être complète.

Nous croyons devoir souligner les lignes de force que l'on peut constater pour le territoire de Beja. Nombre de ces caractéristiques sont spécifiques, même si elles ne sont pas nécessairement exclusives, de la *kūra* de Beja. Nous croyons que c'est cet aspect si particulier qui rend nos conclusions très différentes de celles que l'on obtient pour d'autres régions de la Péninsule Ibérique. L'importance des communautés chrétiennes et des *muwalladūn*, la

2543 Borges, 1993a: 215-217

2544 Boone, 1996: 34 (note 8)

2545 Catarino, 1997-1998b: 719

2546 Coutinho, 1993: 47

2547 Borges, 1985: 4-7

2548 Ibn Ṣāḥib al-Ṣalāt, 1969: 157

2549 Dufourcq, 1968: 313-314

2550 Al-Idrisi, 1969: 218-219

persistance d'occupation des sites, l'absence de fondations de villes et le caractère un peu marginal des principales agglomérations (dimensions modestes, faibles descriptions de la part des géographes, protagonisme discret en termes historiques) sont les singularités les plus évidentes.

Au-delà de sa relative stabilité territoriale, la particularité de la *kūra* de Beja en *al-Andalus* est aussi soulignée par le fait que les *ḥuṣūn* de la période islamique se superposent à la topographie de sites plus anciens (Beja, Mértola, Serpa, Moura, Castro da Cola, Aljustrel, etc) presque toujours datables, de la période protohistorique au moins. Au contraire des autres zones de la Péninsule Ibérique, on ne connaît pas de fondations de localités comme stratégie de peuplement ou comme forme d'affirmation du pouvoir.

Il n'y a pas non plus de sites abandonnés et voués à la désertion (exception faite pour les sites de l'Âge du Fer réutilisés au Haut Moyen-Âge). Il est certain que les travaux archéologiques n'ont pas encore fourni les séries informatives nécessaires à une plus ample interprétation mais il n'est pas moins vrai que les matériaux des VIe/VIIe siècles sont présents dans tous les principaux sites de la *kūra* ainsi que les céramiques des IXe/Xes siècles. Malgré la difficulté que l'étude de ces matériaux comporte encore, notamment en ce qui concerne la finesse de la chronologie des céramiques plus anciennes, rien ne nous permet de défendre un abandon, en termes globaux, de ces sites.

D'un autre côté, cette "coïncidence topographique" n'autorise pas des conclusions plus osées. Nous ne savons pas si la superposition des sites est causée par des phénomènes de continuité de population, hypothèse la plus probable, ou par la recherche de zones de défense plus facile ou pour une quelconque autre raison moins évidente. Les données archéologiques sont insuffisantes pour faire des propositions plus affirmatives et nous ne pouvons pas, actuellement, faire plus qu'enregistrer pour tous les sites de la *kūra* une occupation à long terme.

En deuxième lieu, on note une évolution inégale dans l'occupation des sites. Une grande partie du travail s'est centrée sur l'élaboration de propositions de reconstitutions de la topographie des sites. Prenant pour base les éléments archéologiques existants, la toponymie et l'iconographie antique, il a été possible d'émettre des hypothèses pour la reconstitution de la ligne des murailles, pour la localisation des citadelles et des espaces religieux et funéraires. Si certaines de ces localités gagnent un souffle nouveau au XIe s. (Moura, Serpa, Aljustrel, Castro da Cola, Noudar font partie de ce groupe bien que les fonctions précises qu'elles ont eues nous échappent), en grande partie à cause de l'impulsion que les Abbadides leur ont donnée, d'autres sites comme la capitale du territoire poursuivent une évolution moins brillante débutée avec

l'avènement du califat. L'importance que les sites nommés ci-dessus ont connue au XII^e s. semble être le résultat d'un autre phénomène, la militarisation défensive croissante face à l'avancée de la Reconquista. On note un moment de rupture, pour tous ces sites, avec la militarisation des acropoles. Si avec la mise en place du califat, un premier renforcement des places fortes s'était dessiné, à partir du début de la domination almohade, le programme de construction de murailles est généralisé dans la *kūra* de Beja.

Les éléments que l'archéologie a mis en évidence permettent seulement de constater une séquence qui, après la période romaine, est la suivante: l'occupation pendant l'Antiquité Tardive, attestée par la présence de sigillées claires et de matériaux architecturaux datables des Ve-VII^e siècles, celle de la période islamique, dont témoigne normalement le registre des céramiques de cette période et enfin, le renforcement des défenses à l'époque almohade.

Nous ne connaissons, dans la *kūra* de Beja, d'abandon pour aucun des sites "urbains" ni au cours du haut Moyen-Âge ni dans les premiers temps de l'islamisation. On peut argumenter que les sites ont souffert des mutations entre les Ve et Xe siècles et il n'est pas impossible de postuler une continuité *strictu sensu* d'espaces urbains dont la fonction s'était perdue en grande partie. On peut accepter cette idée sans exclure d'autres hypothèses. Notamment la probabilité que la classe des propriétaires terriens ait abandonné ces villes à la faveur de leurs fermes ou *munya* qui existaient autour de centres comme Beja.

En troisième lieu, nous ne pouvons pas manquer de souligner la relative modestie des espaces fortifiés de la *kūra* de Beja. Si nous prenons la typologie proposée par Christine Mazzoli-Guintard comme point de départ, nous pouvons vérifier que sur les deux des types de périmètres proposés (moins de 20 ha, entre 20 et 100 ha et au-dessus de 100 ha), les sites de notre territoire rentrent tous dans la catégorie inférieure²⁵⁵¹.

L'image finale des sites du territoire est celle d'un ensemble de sites de modestes dimensions, image que l'on peut rapprocher de la mythique "cité méditerranéenne" avec son dédale de rues, les marchés, les bains et une multitude de places principales. Normalement les espaces urbains sont restreints, les exemples de luxe sont rares et nous sommes portés à croire que la frugalité était aussi la règle dominante pour ces localités. Les seules exceptions seraient Beja et Mértola, où une certaine richesse et un certain bien-être sont visibles. Dans la première parce que les temples de la scénographie impériale ont tardé à disparaître, dans la seconde parce que les mines et leur implantation exceptionnelle lui ont conféré une importance que l'aridité des terrains aux alentours n'aurait pas permis de supposer au départ. C'est aussi par le fait crucial

2551 Mazzoli-Guintard, 1996: 61

qu'elle était une ville portuaire, en contact permanent avec la mer. C'est aussi sa position stratégique, de ville portuaire en contact permanent avec la mer, qui est une raison majeure de la prospérité de Mértola pendant de longs siècles.

Finalement, en ce qui concerne l'occupation de l'espace rural, l'idée qui ressort, même si les travaux archéologiques restent insuffisants, est celle de la continuité d'occupation de certaines zones agricoles de l'Antiquité Tardive au Haut Moyen-Âge avec des changements évidents de fonctions. Les antiques *villae* disparaissent et donnent lieu à des exploitations aux dimensions plus réduites avec un type d'occupation nettement plus modeste. Cela pose cependant un autre problème encore sans réponse : si l'on admet un certain "abandon" des villes de la part de leur oligarchie, quels sont les lieux occupés par ces dernières ?

Toujours à ce propos, les différences d'occupation deviennent évidentes suivant les différentes zones de la *kūra*. On essaiera donc de trouver le même type de structure dans les riches terres autour de Beja et pour les sites inhospitaliers de la montagne d'Algarve. Si dans le premier espace, on peut établir une relation avec le modèle caractéristique de la *villa*, dans le second, on constate plutôt une relative mobilité de peuplement, marqué par l'apparition pendant le haut Moyen-Âge d'importantes localités de sommet, parfois liées à des sites religieux (S. Bartolomeu, B. Brissos, par exemple). Les différences par rapport au reste de la *kūra* en termes biophysiques justifieront, au moins en partie, les stratégies distinctes d'occupation de l'espace.

La règle dans le territoire de Mértola semble être l'occupation des sites jusqu'aux Xe-XIe siècles, suivie par leur abandon, qui semble généralisé à partir du début du XIIe s.. Les localités de sommet, comme celui d'Alcaria Longa, semblent être un modèle utilisable pour analyser la zone Sud du territoire de Mértola. Les habitations qui y ont été fouillées trouvent des parallèles jusqu'à aujourd'hui dans les zones rurales du Rif, mais il ne semble pas possible, par les éléments obtenus (notamment l'absence de céramiques qui pourraient être qualifiées de "berbères"), de parler d'un phénomène de colonisation. Des changements des systèmes de peuplement mis en pratique après la Reconquista, à cause de la féodalisation, ou même de simples altérations dans la toponymie, ont rendu presque invisibles les vestiges de cette organisation archaïque de l'habitat. Les modifications que les campagnes de la région ont connues, processus aggravé durant les vingt dernières années, ont emporté avec elles une bonne partie de l'information que le sous-sol conservait.

Pour terminer, il nous semble important de signaler la continuité d'exploitation des mines de São Domingos. L'activité minière, que n'est mentionnée que de façon tangente dans les sources écrites de la période islamique, a certainement continué à être pratiquée pendant

plusieurs siècles après la fin de l'Empire Romain. Cette activité a eu des conséquences directes sur l'enrichissement et la capacité d'investissement de Mértola. Tout au long du Haut Moyen-Âge, la ville va bénéficier de façon très directe de la canalisation, à son propre profit, des ressources des mines de la région.

Mértola – topographie historique

La deuxième partie de l'étude s'est concentrée sur une analyse de l'évolution des différents espaces de la ville, notamment les zones religieuses, les zones funéraires et l'espace palatin depuis l'Antiquité Tardive. Les points marquants de ce trajet correspondent à une plus grande dynamique de la ville, c'est-à-dire lorsqu'elle a la capacité de promouvoir des programmes de construction d'envergure. C'est le cas pour l'édification de la basilique de Rossio do Carmo, de la Tour du Fleuve et celle du complexe palatin, qui correspondent à un accroissement de l'importance de Mértola entre l'Antiquité Tardive et le Haut Moyen-Âge. Cette floraison, dont cet ensemble de travaux est la preuve évidente, s'insère dans une logique d'autonomie progressive de la ville et de son repositionnement dans le contexte régional au fur et à mesure que les forces centralisatrices se désagrègent. Mais, elle est aussi sûrement due au maintien de la capacité d'exploitation et du contrôle des ressources minières de la région. On peut intégrer dans la même logique les œuvres de renforcement de la forteresse et surtout les remaniements et les transformations de la zone palatine à l'époque almohade.

Il est très probable que l'évolution de la ville ait répondu à des oscillations politiques et à des rythmes économiques différents, en fonction des investissements dans l'espace public et privé, des améliorations, des reconstructions et du fait de l'attribution de nouveaux usages à des édifices dont la fonction s'était perdue. Les éléments que l'archéologie met à notre disposition ne permettent pas de tracer une évolution diachronique précise ni d'établir une séquence logique et sans faille pour le Haut Moyen-Âge et toute la période islamique.

Nous pouvons d'une certaine manière indiquer des lignes de force pour chacun des espaces de la ville comme suit :

- . Château
- . Rossio do Carmo (basilique et nécropoles)
- . Zone palatine
- . Faubourg
- . Ville intra muros

Dans le château, nous avons une partie de la porte et les restes d'une tour dont la chronologie devrait se situer autour du milieu du XIe s. Toute la construction restante est le résultat de travaux réalisés entre les XIIIe et XVIe siècles.

Le long silence dans le domaine archéologique nous empêche de présenter des données précises sur l'occupation de l'acropole entre les VIIIe et XIIe siècles. C'est-à-dire qu'une grande partie de la période islamique est vue de façon entrecoupée, entre l'occupation de la forteresse (X-XIe siècles ?), la vie du faubourg (abandonné peut être à la fin du XIe s., même si les sources écrites toujours controversées le mentionnent encore au milieu du XIIe s.) et les informations fournies par une collection de céramique qui dément l'idée d'un quelconque déclin mais qui, d'un autre côté, ne fournit pas de données concrètes sur l'évolution historique du site.

Sur la plate-forme inférieure de la forteresse, il y a deux ensembles, très distants dans le temps, qui marquent l'occupation de cet espace : le complexe religieux de la fin du Ve s./début du VIe s. (baptistère et cryptoportique) et les travaux du dernier quart du XIIe s. (quartier et mosquée). C'est-à-dire que du point de vue des vestiges architecturaux, notre attention est centrée sur trois points : 1) fin du Ve s./début du VIe s. ; 2) deuxième moitié du XIe s.; 3) dernier quart du XIIe s.²⁵⁵². Les hiatus chronologiques correspondent à des niveaux d'occupation, dont nous connaissons seulement les dates approximatives d'abandon, ou à des lacunes encore à expliquer.

Un autre pôle important de la ville, sur sa limite nord, va souffrir de lourds changements à partir de la fin du Ve siècle. Cette zone a alors été modifiée avec l'installation d'un complexe qui va héberger l'élite politico-religieuse de la ville. On ne sait toujours pas si ce complexe abritait un évêque ou un simple *comes civitatis*. L'existence d'une structure palatine religieuse sur l'acropole de Mértola est tout à fait logique. Au contraire de ce qui a été longtemps affirmé, les villes du Sud ne sont pas tombées en décadence avec la disparition des structures impériales. Mértola a, dans cette Antiquité Tardive, joué un rôle dans le contexte des mouvements religieux et militaires qui ont agité le Sud de la Péninsule. Nous citerons encore une fois la chronique de l'évêque de Chaves, Hydace, qui relate de façon brève un épisode arrivé dans la ville du Guadiana en 440 ap. JC: "*le Comte Censorius aurait été chargé d'une mission auprès des Suèves, au retour fut cerné par Réchila à Mértola et dû se rendre*"²⁵⁵³.

La réalisation de cette campagne de travaux pourrait se situer vers la fin du Ve s. ou au début du VIe siècle. La discussion sur la datation de l'ensemble a besoin, en conclusion, d'être

2552 On n'y inclut pas les interventions postérieures à la Reconquête.

2553 Hydace, 1974a: 137

recentrée car ces structures construites entièrement à une époque très tardive n'ont aucune relation avec un type quelconque de forum dont l'existence ne peut pourtant pas être totalement niée.

Dans le cas de ce complexe nord de la zone palatine, il semble aussi évident que tout l'ensemble de salles correspond, du fait de la régularité de ses structures et de l'homogénéité totale des principes constructifs, à une seule campagne de travaux. Le baptistère et sa piscine en particulier renvoient à un modèle importé de Méditerranée Occidentale. Il nous semble intéressant de souligner que les parallèles les plus évidents ne se situent pas dans la Péninsule Ibérique mais plutôt le long de la vallée du Rhône, dans le Nord de l'Italie et en Dalmatie. Ce modèle de construction se rapproche donc de la zone d'influence byzantine, influence que l'on retrouve nettement dans les mosaïques qui couvraient le sol du complexe religieux palatin.

La réalisation de ces campagnes de travaux pose aussi le problème de leurs commanditaires en raison des ressources financières à mobiliser et de la disparité existant entre le gigantisme des installations religieuses et le silence des sources écrites concernant la vie religieuse à Mértola. Ceci est particulièrement visible dans l'absence de mention d'un évêque à Mértola, notamment lorsqu'on évoque la division des évêchés dans cette région²⁵⁵⁴ ou lors des conciles qui avaient lieu périodiquement. Sur près d'une quarantaine de 37 conciles, entre 300/306 (?) et 694, il n'y a aucune référence à un évêque de Mértola²⁵⁵⁵.

Qui a produit les mosaïques de Mértola ? La sophistication picturale d'une grande partie des compositions et l'évident encadrement iconographique des programmes dans l'environnement méditerranéen (sans parallèles connus sur le territoire portugais), ne sont pas compatibles avec ce que nous savons des ateliers locaux ou régionaux. Ceux qui ont exécuté les mosaïques de Mértola sont sûrement des artistes venus d'autres régions avec une expérience et des connaissances techniques et artistiques notables. Ce n'était pas nécessairement des artistes qui professaient la foi chrétienne - on rappelle l'exemple d'un atelier de Gaza qui fabriquait des mosaïques pour des synagogues au VI^e s. en même temps qu'il exerçait son activité pour des églises de la région²⁵⁵⁶ -, mais ils avaient certainement une très bonne connaissance de l'iconographie, ou avaient auprès d'eux ceux qui pouvaient la leur fournir. Quelques auteurs défendent que les mosaïques de la Cyrénaïque auraient été réalisées en Grèce avant d'être envoyées vers cette région: les parallèles iconographiques peuvent être retrouvés en Syrie, en

2554 Florez, 1749: 106-252; Voir aussi l'absence de références aux prélats de Mértola chez Gonzalez Palencia, 1946.

2555 Vives, 1963

2556 Avi-Yonah, 1981: 389

Palestine et dans les régions de l'Occident Méditerranéen, les exemples égyptiens et du Nord de l'Afrique semblant plus rares²⁵⁵⁷. Il paraît plus probable, dans le cas de Mértola, que ces commandes ont pu être associées à un moment de grande indépendance et à un enrichissement basé sur le commerce des métaux et non pas à une quelconque nécessité d'affirmation du pouvoir de Justinien qui aurait causé une migration d'artistes et d'artisans dans toutes les zones autour de la Méditerranée où leurs services étaient nécessaires²⁵⁵⁸.

Par le type de représentation et par la qualité de ces pièces, leur exécution n'a donc pu avoir lieu que comme une commande passée à une officine méditerranéenne qualifiée, même si l'on ne peut exclure la présence à Mértola de mosaïstes venus de l'Orient Méditerranéen. On ne doit pas oublier l'influence de la décoration des pavements nord-africains, avec une relation bien claire avec la Péninsule Ibérique²⁵⁵⁹. Plusieurs parallèles stylistiques et les contacts avec des populations comme la communauté d'origine libyenne, indiquent des liens avec le Levant. Les grammaires décoratives développées à Antioche, à Mont Nebo ou à Qsar Lebia ne sont pas étrangères aux artisans qui ont travaillé à ce complexe.

La commande des mosaïques n'est, d'autre part, explicable que dans un contexte d'apogée des pouvoirs locaux dans lesquels on peut inclure les travaux de renforcement des structures militaires - notamment avec la construction de la tour du fleuve - ou d'un investissement dans des constructions comme la basilique funéraire de Rossio do Carmo. L'exploitation des ressources minières de São Domingos et la capacité financière qu'elles généraient ne peuvent pas être, soulignons-le encore une fois, séparées de ces travaux.

Ce qu'il est aussi important de remarquer dans tout ce processus de rénovation de l'acropole, c'est l'existence de contacts avec l'Orient Méditerranéen dans la phase qui précède l'islamisation. D'une certaine façon, les chemins parcourus depuis l'Antiquité restaient ouverts et une orientalisation avant la lettre était déjà bien visible. Les modèles importés du Moyen-Orient et du Nord de l'Afrique étaient familiers aux habitants de Mértola d'alors, ce que conduit à l'idée que l'islamisation a représenté davantage une adaptation à de nouveaux chemins et à de nouvelles attitudes plutôt qu'une rupture brusque.

La zone de Rossio do Carmo est aussi un témoignage des contradictions historiques de la Mértola Médiévale et particulièrement des divers processus de continuité et de rupture que la ville et sa région ont connus.

2557 Alföldi-Rosenbaum, 1980: 5 et 67

2558 Alföldi-Rosenbaum, 1980: 67

2559 Lavin, 1963: 265

Construite vers le milieu du Ve s., la basilique de Rossio do Carmo a connu une occupation liturgique et funéraire chrétienne continue jusqu'au début du VIIIe s.. Les premières inhumations dans la zone (vers le Ve siècle ap. JC) représentent, par ailleurs, un changement radical dans l'attitude devant la mort bien que l'on ne puisse pas préciser quand ce changement a eu lieu. L'espace où se situait la basilique a ensuite été occupé par la nécropole islamique, Rossio do Carmo restant la zone d'inhumation des musulmans de Mértola au moins jusqu'au XIIIe s., voire plus tard. La Reconquista marque ainsi la fin de l'occupation de Rossio do Carmo comme espace mortuaire, utilisé de façon ininterrompue depuis l'époque pré-romaine : l'épigraphie, la céramique, l'*ustinarium* probable ainsi que les sculptures identifiées au Nord et à l'Est de la basilique viennent prouver cet usage prolongé. Son abandon après la Reconquista marque une rupture évidente avec le passé.

L'ensemble d'éléments recueillis pendant les travaux archéologiques (réalisés de façon intermittente tout au long d'un siècle) permet de souligner une connexion persistante de la basilique et des nécropoles de Mértola avec le monde méditerranéen. Les liaisons de la ville du Guadiana avec les routes du commerce méditerranéen sont sans équivoques. Elles se reflètent dans la planimétrie de l'espace religieux - pour lequel il existe de nombreux parallèles en Afrique Proconsulaire - autant que dans l'épigraphie chrétienne (avec plusieurs exemples prouvés d'enterrements de personnes d'une communauté provenant d'Afrique du Nord). La provenance de certains matériels céramiques atteste aussi cette persistance de contacts.

Nous sommes devant un monde de transformations culturelles, sociales et politiques tranquilles et continues et on peut identifier des permanences à long terme que seul le processus de la Reconquista a commencé à démanteler. Nous sommes donc loin des hypothèses populationnelles qui se basent sur les facteurs d'invasions et de l'arrivée massive de populations germaniques ou orientales.

Il semble d'autre part y avoir une différence claire entre les deux espaces funéraires : la nécropole paléochrétienne présente, en général, des sépultures soigneusement recouverte de mortier, souvent avec une pierre tombale avec épigraphie alors que les tombes islamiques ont des finitions d'une extrême simplicité. Il n'est pas facile d'en tirer des déductions surtout si nous considérons que seule une partie de chacune de ces nécropoles a été fouillée. Ce que l'on sait du cimetière chrétien correspond clairement à une zone d'inhumations privilégiés, éventuellement de membres de l'oligarchie de Mértola alors que les sépultures islamiques sont par leurs caractéristiques et malgré le dépouillement habituel de ces nécropoles, attribuables à un groupe social moins favorisé.

Les différences entre les deux types d'inhumations sont évidentes bien qu'une question insurmontable rende les conclusions difficiles. La chronologie des sépultures de la *maqbara* n'est pas déterminée et l'on ne peut pas savoir à quel moment de la période islamique ils appartiennent. Il semble donc admissible que les inhumations islamiques qui se différencient, notamment par l'orientation des inhumations paléochrétiennes, peuvent correspondre à des époques plus récentes. Nous pouvons admettre que le changement aurait déjà été sédimenté autour des Xe-XIes siècles. Pour les périodes plus reculées, on peut défendre des moments d'évolution (ou même d'une certaine hésitation en ce qui concerne le rite) comme ceux que l'on peut constater pour certaines sépultures de Mértola et de façon encore plus évidente et systématique dans le cimetière de Loulé et dans les inhumations du site rural de Vale do Boto. L'un comme l'autre sont antérieurs au XIe siècle. Une telle constatation n'élimine pas pour autant des changements radicaux du point de vue culturel qui se reflètent dans l'épisode bien connu d'Ibn Hafsun et qui sont la conséquence d'une orientaliation progressive de la société. Dans tous les cas, la permanence des espaces d'enterrement dans la même zone dénote une remarquable continuité (et une rapide acculturation) entre deux époques si contrastées dans d'autres domaines. On rappelle comme un détail la persistance d'éléments décoratifs, comme les arcs qui encadrent les inscriptions funéraires, pratique courante dans le monde paléochrétien et que l'on retrouve sur les pierres funéraires islamiques.

Un des aspects les plus problématiques à justifier est certainement celui du hiatus épigraphique constaté entre les VIIIe et Xe siècles.. L'absence à Mértola d'épigraphie chrétienne postérieure à 706 semble signifier l'éventuelle absence d'une communauté mozarabe importante dont nous avons au contraire un témoignage épigraphique à Tavira (Adulteus, mort en 729²⁵⁶⁰) et à Cacela (l'évêque Julianus, mort en 987²⁵⁶¹). On peut remarquer la liaison de cette dernière pierre tombale avec d'autres appelées "de l'atelier de Cordoue", particulièrement actif auprès de la communauté mozarabe au Xe s.²⁵⁶².

C'est finalement dans la zone palatine que va se situer la partie la plus significative des événements de la fin de la Mértola islamique. Avec le déclin de Beja, la ville du Guadiana va connaître un bref moment d'apogée, qui s'est traduit par le programme de construction du quartier almohade et par les travaux de la mosquée. Ces deux interventions datent de la

2560 Chaves, 1944: 101. Le fichier du Museu Nacional de Arqueologia, basé sur des informations anciennes (livre d'entrées des collections – 1915) admet la possibilité que cette pièce provienne de Mértola

2561 Dias, 1999: 11-18

2562 Il existe une autre pierre de la même période, identique à celle de Julianus, au, Museo Arqueológico de Séville. Elle provient de Cordoue (Roldán Castro, 1992: 142).

deuxième moitié du XIII^e s., probablement du tout dernier quart de ce siècle. Le quartier est une œuvre notable de planification, avec le tracé des rues et la conception de systèmes sanitaires qui ne semblent pas très compatibles avec une improvisation ou avec des travaux hasardeux. Les maisons sont plus petites que celles qui ont été fouillées dans d'autres villes de l'Andalus pour la même période, ce qui laisse peut-être entrevoir l'exiguïté de l'espace disponible. Le modèle des habitations suit à une échelle plus modeste les patrons des maisons urbaines d'alors, et il est intéressant de noter que s'y conjuguent la copie de modèles sophistiqués avec des solutions qui sont propres au milieu rural. On peut mentionner en particulier la présence des cheminées creusées dans le sol des cuisines, une pratique courante dans les habitations des zones de la montagne et qui semblent peu à voir avec l'idée de "palais". On a la perception que, du point de vue social, les maisons de ce quartier impliquent une certaine capacité d'investissement mais il n'en est pas moins vrai que sa simplicité, autant en termes de surface des maisons que pour les finitions, exclut la possibilité que les habitants aient appartenu à l'élite locale. Nous sommes peut-être en présence d'une classe de petits marchands et d'artisans ou, si l'on préfère, ce que nous désignerions aujourd'hui comme une "classe moyenne basse".

La même idée de contention, d'une certaine limitation des ressources et d'adaptation de l'espace existant, est visible dans l'intervention réalisée dans la mosquée, qui tire parti de constructions déjà en place pour l'édification d'un nouveau lieu de culte. La mosquée *aljama* de Mértola suit le modèle de Tinmal, sa source d'inspiration la plus évidente. Il suffit d'un simple coup d'œil au dessin du mihrab, à la structure du minaret et à l'organisation des couvertures, bien visibles sur le dessin de Duarte Darmas, pour constater la proximité avec les modèles de l'art almohade et avec les mosquées nord-africaines. La surface de l'édifice, alliée aux dimensions de la ville a servi, comme on l'a vu, à une approximation du nombre d'habitants de la ville dans la phase finale de la période islamique.

Dans la ville intra-muros, et en faisant abstraction de la muraille elle-même, les seuls restes antérieurs à la Reconquista sont la tour du fleuve (fin du Ve s./début du VI^e s.), la tour sur le versant Nord-Ouest de la forteresse et celle située au niveau d'une barbacane (deuxième moitié du XIII^e s.). Dans l'agglomération urbaine intra-muros et densément occupée, aucun niveau d'occupation islamique n'a été atteint jusqu'à ce jour.

Le faubourg nous fournit aussi des éléments que nous pouvons considérer "sans connexion" entre eux : d'un côté, une occupation avec un petit lieu de culte et un cimetière qui lui était associé (utilisé au Haut Moyen-Âge et probablement jusqu'au VIII^e s.), et plus tard un petit faubourg dont nous ne connaissons pas encore la date de construction bien que nous

sachions que son abandon n'est pas postérieur au milieu du XIIe s.. Le lieu fut ensuite (année non spécifiée du XVIIe s.²⁵⁶³) occupé par une petite église chrétienne.

L'arrivée des Chevaliers de l'Ordre de Santiago à Mértola a marqué une rupture sans retour dans l'histoire de la ville. Dès lors, la ville fut coupée des routes du monde méditerranéen, annonçant ainsi l'oubli pour de nombreux siècles le souvenir des basiliques, des mosaïques, des quartiers almohades et de leurs mosquées. C'est pour cela que Leite de Vasconcelos a écrit : "Mértola a aujourd'hui beaucoup perdu de sa splendeur d'autrefois et que seule sa position entre la Bétique et la Lusitanie, sur les bords de l'Anas et à peu de distance de son embouchure, explique cette splendeur tant la terre y est aride, couverte de pierres tristes et sans arbres. Pourtant y sont passés toutes ou presque toutes les civilisations de notre terre". C'est une partie de ce passé que l'archéologie est venue mettre en lumière, dans un processus de révision permanente des connaissances qui ne fait que commencer pour la Mertola médiévale.

2563 Boiça, 1998: 61